

Articoli/7

L'espace de jeu et la catastrophe

Le long adieu de Walter Benjamin à l'Europe

Vivian Liska

Articolo sottoposto a *peer-review*. Ricevuto il 29/06/2015. Accettato il 15/09/2015

Can we think the catastrophe? If we want to face the paradox that links the suddenness of the catastrophe and the temporality of thought we will find really useful Walter Benjamin's work, that intersects among each other the conflicting modalities of the experience. He conceives an "ambiguity in face of decision", both as a disaster and as a saving possibility. Benjamin opposes to the continuity of the being — which is catastrophe in itself — a form of writing that maintains and keeps suspended other possibilities, creating a space of thought in which it hopes to find his freedom in front of the emerging catastrophe. The letters written by Benjamin between 1919 and 1939 give us several information on his long farewell to Europe, which he never accomplished. In these letters, and in particular in his reflections on his inevitable departure from Europe, as a consequence of its catastrophic events, emerges in a paradigmatic way the space of play (Spielraum) to which Benjamin opposes the catastrophe, defining it starting from its very lacking of a room for an action.

Peut-on penser la catastrophe ? Peut-on la penser vu que la temporalité de la pensée et celle de la catastrophe sont incommensurables? Le paradoxe de l'immédiateté de la catastrophe d'une part – qu'il s'agisse de son appel urgent à agir ou du choc paralysant qu'elle provoque – et, d'autre part, du mouvement de la réflexion qui nécessite sans cesse des détours et des reports fait de la catastrophe un défi pour la pensée. Dans sa pensée de la catastrophe, Walter Benjamin entrecroise entre elles les associations traditionnelles de ces deux modalités de l'expérience et rend le paradoxe fécond en concevant la temporalité de la pensée – report, détour et hésitation – à la fois comme catastrophe et comme possibilité salvatrice. (*Denkwürdig*) «Digne d'être pensée»: c'est ainsi que Benjamin caractérise, dans le premier paragraphe de son texte auquel il donne, dans son recueil *Einbahnstrasse*, le titre «Kaiserpanorama» (Panorama Impérial), «l'expression [...] de la 'catastrophe imminente'»¹. La formule correspondante «qu'il ne puisse plus continuer ainsi» (*jene Redewendung... dass es 'ja nicht mehr so weitergehen könne'*), est pour Benjamin une évidence «du

¹ W. Benjamin, *Kaiserpanorama. Reise durch die deutsche Inflation*, in Id., *Gesammelte Schriften* IV.1 Rolf Tiedemann et Hermann Schweppenhäuser (ed.), Frankfurt am Main 1991, pp. 94-101. Ici, p. 94.

mode de vie bourgeois allemand qui est un mélange de bêtise et de lâcheté»². Benjamin fait référence ici au bourgeois allemand qui, écrit-il, «reconnaît les évolutions tragiques du déclin liée à la déstabilisation des rapports traditionnels» mais ne reconnaît pas que les «bases stables» du passé, que le bourgeois se plaint d'avoir perdu, tout comme les nouvelles formes de stabilité dans le présent font que le bourgeois conçoit la catastrophe seulement comme un état encore «à venir», tandis qu'elles constituent pour Benjamin la catastrophe elle-même³. Le danger, pour Benjamin, ne réside pas dans la catastrophe imminente, mais dans la continuité de ce qui est déjà. «Que cela continue ainsi, c'est cela la catastrophe» (*Dass es so weitergeht, ist die Katastrophe*)⁴, note Benjamin dans un de ses plus célèbres aphorismes des années 1938-1939. Qu'il ne doit toutefois pas nécessairement en être conclu à un appel à l'action immédiate en vue de la catastrophe, c'est ce dont témoigne l'alternative que Benjamin expose dans «*Kaiserpanorma*». Dans ce texte, le contrepoint à l'expression de la «catastrophe imminente», donc à l'attente implicite dans l'expression «que cela ne puisse pas continuer ainsi» ne conduit pas, chez Benjamin, à l'action mais à une forme de pensée. «Dans l'attente incessante de la dernière prise d'assaut» écrit-il, «il ne reste rien d'autre que de porter le regard sur l'extraordinaire qui seul pourrait encore sauver»⁵. Cet «extraordinaire» est ce que Benjamin décrit à plusieurs reprises comme la rupture de la continuité du progrès téléologique. Benjamin ne parle pas ici d'action, d'acte ou de décision mais d'un changement de perspective et d'attitude qu'il décrit comme «l'état nécessaire d'une très grande attention»⁶.

Le maintien dans cet état de lucide appréhension repose sur la possibilité d'extraire de cette concentration vigilante une tension qui s'oppose à une fausse stabilité et qui ouvre ainsi un reste de liberté de mouvement que Benjamin appelle «espace de jeu» (*Spielraum*)⁷. Cet espace, proche du sens que Benjamin donne à la monade leibnizienne, est en soi à la fois infini et cependant délimité vers l'extérieur, pour contrer sous la forme d'étincelles ou d'éclats messianiques salvateurs (*messianische Funken* et *Splitter*) la catastrophe continue. C'est un espace de la pensée, qui, en vue de la catastrophe, produit une suspension provenant de la pensée même et créant l'espoir qui fait pour Benjamin du détour et du report un espoir de salut (*Rettung*) face à la catastrophe.

Benjamin pressent très tôt la catastrophe européenne, il trouve très tôt la forme de la pensée – précisément «l'espace de jeu» en question – qui doit donner un coup d'arrêt au désastre. Cette forme de pensée s'exprime d'abord par l'articulation d'apories. Le 7 avril 1919, Benjamin alors âgé de 27 ans, écrit à son ami Ernst Schoen: «Je veux apprendre les langues après mes examens, comme vous le savez, [et] ayant le cercle européen dans le dos ... j'attends de l'avenir qu'il me montre comment il sera possible de quitter intérieurement et physiquement

² W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, cit., IV.1, p. 94.

³ *Ibid.*

⁴ W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, cit., I.2, p. 683.

⁵ W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, cit., IV.1, p. 95.

⁶ *Ibid.*

⁷ W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, cit., IV.3, p. 919.

l'Europe. Les deux sont liés et me pèsent parfois: je ne peux envisager [le départ de l'Europe] comme acte de violence, pourtant je le vois comme une nécessité»⁸. Avoir l'Europe «dans le dos»: la polysémie de l'expression, dans laquelle l'Europe apparaît comme un soutien, mais aussi comme une menace sournoise, à la fois poids et lieu qu'on laisse derrière soi, contient *in nuce* les ambivalences à la fois paradigmatiques et singulières du penseur juif allemand considéré souvent comme l'intellectuel européen par excellence de l'entre deux guerres. D'après Hannah Arendt, Benjamin craignait dans le cas d'une immigration aux États-Unis «d'être trimballé dans le pays à des fins d'exposition comme le dernier Européen»⁹. Ni cette immigration *in extremis* ni le départ en Palestine réitéré depuis les années 20 n'eurent lieu. Après avoir hésité pendant 20 ans à quitter l'Europe, Benjamin fuyant les nazis, se donna la mort en 1940. La mort de Benjamin à la frontière franco-espagnole est le symbole de l'échec d'un adieu à l'Europe, dont de nombreux juifs et d'autres qui ne purent quitter, ou seulement trop tard, le vieux continent, ont été victimes.

Entre les premières intentions de Benjamin de quitter l'Europe et sa mort, une œuvre a vu le jour sous sa plume – il parlait d'un télescope – dans laquelle il a analysé d'un regard nouveau les points culminants de la culture européenne – de Kant à Goethe, de Shakespeare et Hölderlin en passant par Baudelaire, Proust jusqu'à Kraus et Brecht – tout en observant d'un regard lucide les fondements des évolutions sociales et historiques de l'Europe sur lesquelles la catastrophe européenne s'est amorcée et a finalement eu lieu. Cette œuvre a été accompagnée du long adieu de Benjamin à l'Europe jamais accompli mais minutieusement documenté dans ses lettres écrites entre 1918 et 1940. Dans ces lettres, en particulier dans ses réflexions sur la nécessité de son départ face aux évolutions de l'Europe, se développe de façon paradigmatique le «*Spielraum*» que Benjamin oppose à la catastrophe.

De ses projets d'immigration dans le cadre de ses premières réflexions sur le sionisme autour des années 1912 jusqu'à ses dernières tentatives désespérées d'échapper à la terreur du national-socialisme, Benjamin envisage dans ses lettres écrites dans presque toutes les phases de sa vie, la possibilité de quitter l'Europe. Qu'il y resta, jusqu'à ce que ce qu'il fût trop tard, a été à plusieurs reprises décrit – en particulier par Hannah Arendt – comme un échec, un destin, un malheur et la maladresse d'un intellectuel étranger au monde réel. Il est vrai que Benjamin tenta sérieusement seulement dans les derniers mois, bien que la situation était déjà depuis longtemps dangereuse, de se procurer les moyens nécessaires – de l'argent, des affidavits, des visas – pour quitter l'Europe. Benjamin était bien conscient du danger de ce report. Il écrit à Gretel Adorno en juillet 1940: «J'ai conservé l'état d'esprit qui seul convient à celui qui se trouve exposé à des risques qu'il devait prévoir et qu'il a encouru en connaissance de cause ou presque»¹⁰.

⁸ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, Christoph Göttsche und Henri Lonitz (ed.), Frankfurt am Main 2000, p. 23.

⁹ H. Arendt, *Menschen in Finsternen Zeiten*, hg. von Ursula Ludz, München/Zürich 2001, p. 202.

¹⁰ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., VI, p. 470.

Mais son non-départ était toutefois plus et autre chose qu'une tentative de fuite longtemps reportée et échouée. Ses réflexions à ce sujet témoignent d'un rapport profond entre sa vision de l'Europe, son idée de la catastrophe et le cœur de sa pensée philosophique et politique même. Il s'agira donc dans ce qui va suivre moins d'une reconstruction de la biographie de Benjamin et de son départ manqué que d'une analyse des éléments textuels et des modes de pensée qui se révèlent dans ses lettres au cours de plus de deux décennies face à la nécessité et à la résistance de Benjamin par rapport à un départ de l'Europe face à la catastrophe en train d'advenir.

1. Report et aporie

Comme «acte de violence», Benjamin ne peut envisager de quitter l'Europe, pourtant il en voit la nécessité. C'est avec une étrange lucidité que Benjamin formule déjà en 1919 l'impératif de son départ hors d'Europe, question qui devait le poursuivre pendant deux décennies, comme aporie. La concomitance de la «nécessité» et de l'impossibilité de ce départ apparaît non seulement comme un défi existentiel ou un choix idéologique, mais aussi comme un problème philosophique. Ce que cela signifie, Benjamin l'explique dans une lettre à Florens Christian Rang: «Tu apprécieras que rien de ces réflexions ne s'écrit à partir de principes que nous nommons pour cette raison philosophiques, parce qu'on ne peut les déduire à partir de principes et de concepts, mais qu'elles voient le jour à partir de l'interaction d'idées» (*Ineinanderwirken von Ideen*)¹¹. Il en est de même pour les réflexions de Benjamin sur son départ d'Europe et ainsi de son dilemme: il parle d'une «décision difficile», «d'un combat de plusieurs semaines», d'«un horrible conflit» et d'«une concurrence horrible» entre l'Europe et la Palestine, parfois explicitement entre l'Européen et le juif. Ces dilemmes ne proviennent pas de principes, mais sont également le fruit d'une «interaction d'idées», dans ce cas de l'idée de l'Europe et celle du judaïsme elles se rencontrent, pour Benjamin, «dans le juif intellectuel lettré» (*intellektuellen Literaten-Juden*), dans l'idée du lettré critique, qui, plus libre que d'autres des structures conventionnelles de la pensée et des modes d'action, est désigné par Benjamin comme «porteur de la nouvelle conscience sociale»¹². Grâce à la concomitance d'une observation minutieuse et d'une distance critique, cette liberté permet au *Literaten-Jude* d'envisager avec une vision plus lucide la nécessité d'une alternative au *status quo*. Il se produit dans cette pensée cet «*Ineinanderwirken von Ideen*» que Benjamin analyse dans l'œuvre de Kafka comme ce qu'il appelle «l'ellipse entre la tradition juive et l'homme moderne de la grande ville». Cette ellipse détermine également les réflexions de Benjamin sur son départ de l'Europe.

¹¹ F. C. Rang, *Deutsche Bauhütte. Ein Wort an uns Deutsche über mögliche Gerechtigkeit gegen Belgien und Frankreich und zur Philosophie der Politik*, Sannerz 1924, p. 186.

¹² W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., I, p. 63-64.

Arendt écrit que «Benjamin n'avait pas besoin de lire Kafka pour penser comme Kafka»¹³. C'est le cas en particulier pour les passages des lettres dans lesquels Benjamin envisage de quitter l'Europe. Elles sont rédigées dans un style singulier qui inspire Arendt de parler «de projets curieux et incessants d'une immigration en Palestine». Ces passages, dans les lettres de Benjamin, sont marqués par un style aporétique qui a une ressemblance saisissante avec la «tempête immobile» (*stehender Sturm*) de Kafka. Cet aspect d'un sur-place en mouvement créé par un retardement, une hésitation, un report infini caractérise le style de Kafka. Il a été analysé par la critique comme «régression constante»¹⁴ et «recours chiasmique»¹⁵; comme «négation oscillante»¹⁶ ou bien «une dialectique à contre-courant»¹⁷. L'étrangeté et plus encore l'infini sans résolution des réflexions répétées de Benjamin à propos de son départ hors d'Europe sont du même acabit. Elle sont constituées d'arguments «circulaires», de tautologies, de contradictions ou de justifications insistantes et répétées où la première suffirait, de phrases au conditionnel ou de remarques ponctuées à chaque ligne par un «mais», un «toutefois» ou «par contre» qui semblent conduire l'argumentation vers une conclusion logique, mais qui en réalité font du sur-place et n'amènent nulle part. Les réflexions de Benjamin sur son départ de l'Europe sont rythmées par des relativisations, des conditionnels, des restrictions, des allusions permanentes à de vagues difficultés ou impossibilités qui empêchent toute décision définitive.

Benjamin construit constamment la description de sa situation en sorte qu'elle le conduit à une aporie sans issue. Il écrit le 1^{er} février 1923 à Scholem: «La nécessité de quitter l'Allemagne s'est accentuée et la perspective de la quitter ne s'est point améliorée»¹⁸. Dans une lettre du 25 mai 1935 il écrit à Werner Kraft: «La question que vous abordez sur la possibilité d'un lieu de séjour pendant la guerre est difficile à traiter dans la mesure où, le moment venu, il sera déjà nécessairement déjà trop tard»¹⁹. Le 28 février 1933, il est question de problèmes que lui pose son séjour en Allemagne dans les prochains mois, mais «dont je ne sais pas comment les résoudre hors d'Allemagne»²⁰. Dans les dernières années de sa vie, ces apories sont davantage de nature pratique. Il écrit à Scholem en 1939: «Les circonstances qui menacent ma situation en Europe, vont encore rendre difficile mon départ»²¹. Il y a évidemment derrière ces descriptions de situations sans issue des faits incontestables, mais les descriptions répétées et détaillées de ces dernières rappellent sa remarque à propos de Kafka: «Rien de plus mémorable que la ferveur avec laquelle Kafka a souligné son échec»²². Rien

¹³ H. Arendt, *Menschen in Finsternen Zeiten*, cit., p. 201.

¹⁴ S. Corngold, *Lambent Traces. Franz Kafka*, Princeton/Oxford 2004, p. 125.

¹⁵ M. Walser, *Beschreibung einer Form. Versuch über Kafka*. Frankfurt a.M. 1999, p. 84.

¹⁶ A. Glazova, *Franz Kafka: oszillierende Negationen*. <http://www.kafka.org/index.php?id=194,229,0,0,1,0>. (consulté le 6 avril 2008).

¹⁷ M. Walser, *Beschreibung einer Form. Versuch über Kafka*, cit., p. 84.

¹⁸ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., II, p. 311.

¹⁹ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., V, p. 90.

²⁰ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., IV, p. 163.

²¹ Ivi, p. 327.

²² W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., VI, p. 144.

de plus prégnant non plus que les descriptions du départ de l'Europe échoué de Benjamin pour fuir la catastrophe à l'endroit même où il les analyse.

Souvent on ne peut s'empêcher d'entendre dans ces hésitations et ce report un ton d'ironie de soi: «Début avril», écrit Benjamin à Scholem le 5. Mars 1924, «je veux coûte que coûte partir d'ici [...] Comment je financerais dans ces circonstances mon séjour à l'étranger n'est point clair, mais dans le cas extrême je suis même prêt à des sacrifices de ma bibliothèque. Pour l'instant, par contre, je calme ma douleur de cette décision par des achats risqués»²³. L'aveu est suivi d'une liste de livres chers que Benjamin vient d'acquérir. De même cinq ans plus tard: «Mes plans de voyage m'incitent à la plus grande retenue dans l'acquisition de nouveaux livres. A vrai dire, il s'est produit en moi de ce point de vue là une transformation très précise: la passion s'est perdue, à moins que je ne la réveille à nouveau délibérément, et je me garderai bien de le faire. Ces jours-ci je viens de me procurer l'unique collection de manuscrits de l'ami d'enfance de Goethe, J. H. Merck, [rien qu'] une sélection»²⁴.

Benjamin parle lui-même de son «hésitation pathologique», mais la manière dont il parvient à un tel aveu donne une idée de sa fonction: «je ne peux malheureusement rien opposer à tes reproches (d'hésiter de quitter l'Europe pour la Palestine et de ne pas apprendre l'hébreu)», écrit-il à Scholem le 6 juin 1929:

Elles sont complètement fondées et je me heurte ici à une hésitation pathologique qui m'est déjà connu de moi-même dans différentes situations. La brièveté de ma dernière lettre montre simplement la hâte que j'avais à te prévenir que le processus [de mon départ] est en marche. Et cela d'autant plus que les appréhensions étaient complexes. Dont tu connais en partie le contenu et l'importance et comme elles sont personnelles, il doit être gardé de les expliciter oralement. Ma venue en automne dépend de ma situation financière. De rien d'autre, à part la santé. En revanche, je ne peux que t'assurer que je vais commencer mon apprentissage de l'hébreu indépendamment de ma date de départ pour la Palestine²⁵.

Ces lignes sont un exemple caractéristique de l'écriture de Benjamin à la manière de Kafka: il expose son hésitation et immédiatement retire cet aveu avec des justifications opaques qui ne permettraient un éclaircissement précisément que dans le cas d'une prise de décision, de son arrivée en Palestine ou il pourra s'expliquer en personne. Il parle d'appréhensions intérieures – «pathologiques» – complexes et donne quelques lignes plus loin des raisons externes, financières pour expliquer le report de son départ. Il décrit son impossibilité de prendre des décisions et exprime de suite de façon très décidée sa décision de venir. Il revient sur la certitude de sa venue ne dépendant que *d'une seule* condition, et ajoute rapidement une deuxième condition (Tout «dépend de ma situation financière. De rien d'autre, à part la santé») pour immédiatement prendre le contre-pied dans la phrase suivante. Il divise les deux aspects: sa venue en Palestine et l'apprentissage de l'hébreu, laisse son départ dans l'incertitude et, concernant

²³ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., II, p. 433.

²⁴ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., III, p. 29.

²⁵ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., III, p. 465.

son apprentissage de l'hébreu, termine avec l'assurance d'un accomplissement sûr qui n'aura, d'ailleurs, jamais lieu. Ces appréhensions – l'hésitation, le report – déterminent toutefois le poids de la décision. Dans ces lignes, le rapport entre la catastrophe et les «interminables réflexions étranges» de Benjamin décrites par Arendt apparaît clairement: ces pensées sont interminables et infinies, et par là-même déterminent de manière double la nature de la catastrophe.

Benjamin souligne à plusieurs reprises le caractère aporétique de cette situation. Il écrit à Scholem le 25 avril 1930:

Je dois encore mettre en suspens la réponse définitive à la question sur ma venue en Palestine. Bien sûr plus pour longtemps. Et sans te dire qu'elle est en partie dans sa forme insoluble. Qu'elles que soient les raisons de son caractère insoluble, combien elle est d'un côté prise en apparence dans des raisons complètement externes, de l'autre [celles qui reposent dans la chose même] dans cette grande hésitation qui constitue ma nature dans les moments clés de mon existence – je vais bientôt la prendre. Ce «nœud gordien» devra donc bien se défaire²⁶.

Dans l'incongruité de cette dernière expression se dévoile la résistance probablement partiellement inconsciente de Benjamin à son départ: l'essence du nœud gordien, comme on le sait, réside dans le fait qu'il ne peut précisément pas être dénoué mais doit être fendu avec un coup d'épée décisif. Encore plus déterminant dans ce passage est le fait que Benjamin ne parle pas d'une hésitation entre la Palestine et l'Europe, mais entre «un fait extérieur» d'une part et *l'hésitation même* d'autre part. Cette hésitation extrême devient elle-même une possibilité, une attitude opposée au «fait extérieur», à la situation réelle telle qu'elle se présente à Benjamin dans ces moments de détresse extrême. On ne peut toutefois conceptualiser l'hésitation comme alternative que de façon performative, car l'hésitation, une fois fixée comme concept, se dissoudrait. C'est précisément l'effet de l'écriture de Benjamin dans ces passages.

Les réflexions de Benjamin sur l'impossible possibilité de son départ d'Europe sont si nombreuses qu'elles apparaissent comme un but en soi et qu'elles en font oublier l'objectif – la décision de se mettre en route. Comme chez Kafka, l'indécision devient le moyen même: elle permet de résister à la prise de décision. Il ne s'agit donc pas tant d'une incapacité passive à prendre des décisions mais d'un investissement dans le processus de l'hésitation lui-même. Benjamin, dont l'hésitation est très proche de celle de Kafka, qualifie ce processus chez Kafka de «geste». Benjamin dit des gestes de Kafka qu'il n'y en a pas un seul qui ne soit touché par «l'ambivalence devant la décision» (*die Zweideutigkeit vor der Entscheidung*). Elle est, continue Benjamin, le «point déterminant» de son œuvre, car elle ouvre «le centre de l'évènement» (*die Mitte des Geschehens*). Comme chez Kafka, ce geste – Werner Hamacher l'a montré – «qui échappe à toute signification ou morale n'est pas en tant que tel hésitation, mise en suspens, report, mais une décision qui ne décide pas *de* ou *pour* quelque chose, ne prononce pas des jugements, ne déclare pas une loi ou un exemple – elle

²⁶ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., III. 520-521.

appartient donc au domaine du langage prédicatif [...] et ainsi au principe de ce qui peut-être révélé avec elle»²⁷. Ce qui s'ouvre dans le geste de Benjamin est un espace libéré de «fait extérieur»; il révèle les conditions dans lesquelles peut être pensé autre chose que ce qui est déjà donné.

2. L'Europe comme espace de jeu

Dans sa longue lettre sur Kafka à Scholem de l'année 1938, Benjamin appelle ce lieu «*ein herrlicher Spielraum*», «un espace de jeu glorieux». C'est, écrit Benjamin, – et ceci est le point crucial de mon argument – le «lieu que la catastrophe ne connaîtra pas»²⁸. La catastrophe est ainsi définie comme situation dans laquelle le *Spielraum* de l'hésitation n'est plus possible, dans laquelle la marge de manœuvre qu'elle implique est absente, car la catastrophe ne connaît que ce qui est déjà donné et pensé, de ce qui existe déjà. En elle, il n'y pas d'espace pour un mouvement de la pensée qui ne se fixe pas. Ne pas connaître cet espace – sa nécessité et sa possibilité – est, pour Benjamin, la catastrophe. L'hésitation de Benjamin, tout comme le geste de Kafka, constituent donc l'espace qui s'oppose à la catastrophe. Cela ne se produit pas au cours de prises de décision *entre* deux possibilités – ici l'Europe, là-bas la Palestine – mais «in der *Mitte des Geschehens*», dans l'incertitude même. Il n'en ressort – de cette «*Mitte*» ni une voie intermédiaire ni un compromis, et non plus le dépassement dans une synthèse qui constituerait une troisième possibilité. Il en ressort plutôt une interaction inlassable des contraires qui s'opposent et pourtant restent intacts et inchangés dans leur radicalité propre. «Une médiation» écrit déjà Benjamin en 1926, «je la refuse totalement»²⁹. Seul dans la rencontre paradoxale d'une position ou possibilité avec son contraire, seulement là, où les deux – dans ce cas l'idée de l'Europe et l'idée de la Palestine – se manifestent «chacun en poursuivant leur sens propre», y-a-t'il espoir³⁰. L'«hésitation pathologique» de Benjamin et son profond désespoir qui l'accompagne, agissent comme la peur chez Kafka dont Benjamin dit qu'elle «sabote le processus», retient l'action, et pourtant est «bien le seul porteur d'espoir»³¹. L'hésitation de Benjamin l'empêche de se sauver et est pourtant porteuse du salut face à la catastrophe.

Le *Spielraum*, la marge de manœuvre devant la décision se trouve, pour Benjamin dans «l'ellipse» entre l'Européen et le Juif. Dans «*Kaiserpanorama*» – texte auquel il donne d'abord le titre «*Réflexions pour l'analyse de l'état de l'Europe centrale*» – Benjamin parle de «l'espace de jeu qui provient de la liberté» (*Spielraum, den die Freiheit verlieh*). Il décrit dans ce texte l'espace de jeu comme «cette ironie plus ou moins évidente avec laquelle la vie de l'individu se réclame de pouvoir être distingué de l'essence de toute communauté dans laquelle le

²⁷ W. Hamacher, *Entferntes Verstehen: Studien zu Philosophie und Literatur von Kant bis Celan*, Frankfurt am Main 1998, p. 316.

²⁸ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., VI, p. 112.

²⁹ W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, cit., III, pp. 158-159.

³⁰ *Ibid.*

³¹ W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, cit., II.2, p. 431.

destin l'a situé». Dans ce texte de 1923, Benjamin qualifie encore ce lieu comme «le bien le plus européen qui soit» (*das Europäischste aller Güter*), mais, ajoute-t-il, ce trésor précieux a «complètement disparu parmi les Européens». En 1938, Benjamin attribue l'origine de cet espace de liberté à la rencontre entre la tradition mystique juive et le cosmopolitisme Européen. Cette rencontre, pour Benjamin, est ce qui fait de l'œuvre de Kafka le «complément exact de son époque» et ce qui lui permet d'être le seul à apercevoir une alternative à ce qui existe dans la réalité de son temps, de ce qui ne cesse de se produire: la catastrophe même. Les réflexions de Benjamin sur son départ d'Europe sont à comprendre dans le sens de cet espace de jeu, dont la rencontre de la tradition juive avec la mémoire de la libre pensée européenne est à l'origine et dont la possibilité donne à Benjamin la capacité de voir un monde complémentaire à la catastrophe de l'époque. Alors qu'elles ne conduisent pas à une issue, elles permettent de concevoir une alternative à l'ordre donné, une ouverture vers un avenir autre rendu possible par le geste du détournement, de l'hésitation, du ralentissement caractérisant l'écriture de Kafka aussi bien que celle des réflexions Benjaminiennes sur son départ d'Europe. Ce contre-monde complémentaire au désastre qui est en train de se produire est pour Benjamin le fruit de la perspective de celui qui reconnaît la catastrophe où tout continue tel quel, de celui qui – malgré son impuissance et la futilité de ses efforts – conçoit dans l'attention pour la possibilité que l'extraordinaire, que l'impossible puisse advenir, la condition du sauvetage de l'espace de jeu qui sauve. Peu après, cet espace et cette possibilité disparaîtront avec la catastrophe et la destruction de ce lieu judéo-européen que Benjamin n'a pu quitter que par sa mort.

Vivian Liska, Universitet Antwerpen
✉ vivian.liska@uantwerpen.be